

MICHEL CLIQUET

ÉCHOS ET LITANIES





ta transparence  
ô page blanche  
lentement rejoint  
la profondeur de l'évidence

parfum d'évasion que m'apporte la bise  
vous éclairez la vie de votre enchantement  
ange ou démon  
plage ou volcan

vous-même le savez-vous...  
haïr, aimer, n'est-ce point, finalement, du même  
regard...  
que je sois donc autel  
et vous reçoive, offrande...

je me purifierai dans la rivière offerte  
pierre dressée sur mes accotements  
vous tremblez  
et le monde avec vous chancelle

à vos pieds  
la source attendra  
pour jaillir  
le bâton du prophète

•

arrête-toi donc  
et suspends tes soupirs, ô jeunesse...  
offres à l'implorant tes flots de vie  
il effleure déjà le ciel du bout des ongles

votre silence déjà qui m'appelle  
votre main absente, qui brûle et manque à ma peau  
votre abandon cueilli dans cette nuit trop brève  
doux écho des aveux... litanie des silences...

il neige sur votre souvenir du désir en frisson  
il vente froid et sec  
votre image caresse la lumière glacée  
rassemblant nos sourires  
en grappe savoureuse

•

mon regard vous traverse  
où étiez-vous...  
petite sœur  
fontaine sourire  
jouvence fraîcheur

vous, la merveilleuse de mes songes...

d'un cheveu d'oiseau  
vous tracez dans le ciel vos mots tendresse  
d'où s'envolent vos imaginaires amours...

rêverez-vous ce que je rêve...

Ève, votre âme déshabille mon cœur...  
Adam, je suis en quête... de votre Paradis

•

je te proie  
tu me temps  
je te peau  
tu me langue  
je te soie  
tu me ventre  
je te toi  
tu me tendre  
je te noir  
tu me manques  
je te reçois  
tu veux me prendre  
... tu peux

•

*à Hugues*

Marie-Galante  
parfums et nostalgies du rhum  
les îles sont ici  
les filles belles ondoient dans le soupir du saxo  
    roseaux ambrés aux accents conquistadores  
dans l'air tiède et vapoureux de la nuit tropicale  
    glissent mains et regards  
    sur les corps élancés  
les chairs sont geste sans fin  
les yeux musique  
les rires palpables

la Genèse s'accomplit devant moi  
dans la splendeur des origines  
tout est beauté  
rythme  
couleur  
mouvement  
ami d'un soir que l'on retrouve après mille ans  
    le temps éternel danse sur le chant du monde  
corps à corps la joie frémit  
la vie se souvient d'exister...

•

détruire le souvenir, vivre dans l'aujourd'hui  
être l'instant... se projeter dans le désir  
mais tuer, occire la mémoire  
cette fâcheuse, empoisonneuse du souffle

respirez donc ma peau  
inspirez mon âme  
mangez mon passé comme un mets délectable  
ainsi vous me délivrez

mes mains sont pour vos yeux  
mes mots pour votre ventre  
ma plume pour cet entre-forêt désirable  
j'ai si peur de la souffrance à venir

vous perdre sans vous avoir possédée  
me perdrai-je avec vous...  
vous posez un mot sur chacun de mes cheveux  
un baiser sur chacun de mes ongles

votre souffle sur ma langue  
à vos caresses je deviens pelisse de pluie  
sourir d'abeille devant la digitale  
sous la lune encore tiède

•



je suis tressaillement du brin d'herbe  
à votre battement d'ailes  
je suis entre vos draps le serpent du premier jour  
qui vous mordra goulûment l'aréole  
prenez garde à mon venin  
il n'a point de remède  
tel un lézard dans votre nuque  
il s'insinuera désormais  
jusqu'en vos frémissements secrets  
enfin je me nourrirai de votre haleine citronnée  
sur la couche de l'aube tranquille  
où vous m'aurez rejoint

•

briller dans vos yeux  
comme un reflet de crépuscule  
à l'odeur d'encre bleue  
être l'aquarelle de vos cils

en vos humeurs poivrées plonger ma fièvre  
pour désaltérer mes paumes impatientes  
vous servir l'aurore au lever de vos sourires  
l'heure s'en vient de vous faire belle

en vos rêves de pierre  
agnelle couchée dans la lumière  
à l'instant de l'offrande  
une âme vous dénude

les lèvres aux jointures tremblantes  
s'allient dans les brumes grèges  
en jaillissent mille doutes  
sous le frôlement des paupières

dans l'ombre nous sommes devenir  
et le soleil est après nous  
orange sanguine  
vos aurores sont en pleurs

faudra-t-il que j'écorce l'absence...  
les pluies s'en chargeront  
nous collant à la peau  
leurs fragrances capiteuses

ouvrir le fruit mûr de l'attente  
y mordre avec tendresse  
la suavité goutte à goutte ruisselle  
sur la lisière des lèvres

donnant à la peau ce goût âcre du tanin  
elle en sera plus douce  
lorsque je la boirai  
dans ma paume

prendre alors dans le regard  
la saveur des nuits crues  
au creux du bras la poser dans l'ample tablier  
à pleine main caresser les collines

à l'amble du soleil accompagner le souffle  
s'enivrer des moiteurs offertes  
et se répandre sur l'aube tel une brume estivale  
s'écorchant à l'aubépine et à la rose endormie

•

soupir, frémissement,  
cri muet  
la douleur est brève  
un voile se déchire

la vie a pénétré la chair  
le cœur s'offre à nu  
j'y cueille une larme tiède  
orange sanguine

il neige des pétales dans le soleil blanc  
fraîcheur murmurée sur vos yeux clos  
se pelotonne un cœur dans l'iris de mes mains  
il cultive le trouble

•

comme une brassée de velours au jardin des anges  
votre voile se déhanche  
blanche dans mon rêve  
au bas de vos reins une fossette me sourit

vous vous dressez  
face à mon souvenir  
votre arrogance féline me griffe  
dans un battement d'ailes

je saigne  
et m'enfouis en votre plumage d'hirondelle  
mes dents effleurent votre zeste  
en expriment la succulence capiteuse

vous me possédez par la fibre des mots  
je jalouse votre souffle d'ambre  
mon désir embrasse vos épis  
je vous love sur ma page blanche

vous m'avez laissé seul  
la maison désertée me rend votre souvenir  
— étang de feu que soulève la tempête —  
chaque moëllon me restitue votre image

plus resplendissante d'instant en instant  
vous êtes l'absente-présente  
dont l'à-venir me fauche le souffle  
réveillez le temps engourdi

•

je vous en prie  
cette nuit encore  
il me semble marcher en apesanteur  
sur votre haleine

sauvez-moi  
avant que vienne la douleur  
cette louve me guette  
elle est patiente et frappe à son heure

vrai,  
je vois venir une souffrance  
elle est à notre image  
sans mesure et sans fard

le supplice  
aura ce goût de cendre  
qu'a le tout dans le rien  
et le rien dans le tout

je monterai un étalon de lumière à crinière de vent  
fuyant l'implacable, il aura votre visage  
son galop couchera le blé mûr  
et piétinera ma page blanche

•

vous êtes l'orchidée  
je vous colibrise  
nous serons l'azurée des anges  
la salive échangée entre ciel et marée

elfes  
volez  
dansez  
portez l'aurore à cette âme impatiente

en sa gangue de cristal  
soulever la tissure frisée de ses cheveux  
lire ses yeux page à page  
entrer pour un instant dans ce conte vivant

•

colorer pourpre les rythmes désassoupis  
marier son souffle tiède à l'amble du soleil  
sur son épaule poser une pensée  
peut-être un acte

un désir

avec force

sa peau se dénuderait

à la cueillette de ma main

son visage se tournerait

et coucherait son orbe dans ma paume

un instant seulement

... juste un instant

l'océan se retire

découvrant vos pieds nus

vous demeurez plantée

telle un mât

dans les sables

•



votre barque est un monde en dérive  
    dont vous portez la voile en ultime décence  
sable est ma vie entre vos doigts  
fluide et soumise  
    elle s'abandonne  
        à vos nonchalances  
elle a pour firmament  
    le ciel de votre alcôve  
et pour horizon  
    le fil de vos regards  
ma vague vous porte  
    de frémissement d'écume  
    en souffle retenu  
appréhender le mot qu'enserme votre lèvre  
assoupir les entraves de vos poignets  
jusqu'à la caresse  
oh... jusqu'à la caresse

•

nous implorerons le firmament de vos pudeurs  
qu'enfin s'épanouisse dans la splendeur  
cette rose sur votre lèvre muette  
offrez-moi la nue orchidée  
du jardin des Espérides  
cyclope de mes nuits  
votre œil accable  
ce triangle  
d'Or  
Ô

ne pas dire « Je t'aime »  
à l'oiseau de passage  
vous entendrait-il  
qu'il ne ferait que se moquer  
s'il vous vient picorer dans la main  
c'est qu'il est poète  
et aime par-dessus tout  
la liberté  
de vous échapper  
en sifflant sa ritournelle  
de merle blanc

•

vous venez de si loin ma douce vagabonde  
votre flamme engourdie appelle mon ressac  
je cueille le frisson de vos ailes d'aronde  
et mon baiser soleil embrase votre lac

votre nom m'est un souffle et votre chant m'appelle  
vous êtes de ces feux qui ne s'éteignent pas  
orange est la saveur que votre voix rebelle  
tisse à ma chevelure en tendres entrelacs

•

souffle orangé  
souffle feu sur la braise  
flot de sang vif jailli des veines déchirées  
hymne au vide parfait tant qu'à la complétude

souffle orangé  
souffle feu sur la braise  
flamme sacrificielle immolant nos aurores  
j'offre ton corps nubile au champ des autels noirs

souffle orangé  
souffle feu sur la braise  
purifie notre cœur, exalte nos passions  
donne à l'amour naissant ta lumière et ta vie

•

il fera beau soleil  
sur mes moissons d'étoiles  
certes ce long voyage  
se déroule hors du temps  
et je ne sais encore  
où il me mènera  
mais j'ai bouclé déjà  
ma balluche à bretelles  
et j'embarque ce soir  
sans or ni passe-droit

•

une rose dérive son rêve  
sur le lac engourdi  
et me renvoie l'écho  
de mon désir  
vous vous élevez  
dans la tiédeur du matin  
comme un voile de brume  
annonçant le soleil  
l'aurore est en levance  
sur la menée propice  
là  
s'en venir sur le chemin  
qui porte l'exultance  
vers les mondes inespérés  
chevaucher le fil des jours  
entre l'arbre et le ciel  
entre vouloir et être  
la spirale des mots  
me mènera peut-être  
au-travers du miroir  
à devenir l'immortel flambeau  
et porter la lumière  
par-delà les horizons  
sans vie

•

dans l'aube se dresse la floraison pourpre de l'épi  
l'oiseau-lyre arpège ses trilles  
    et votre cou de madone  
    se courbe en arc-en-ciel  
    sur le rivage bercé par le matin  
la chanson de l'air est toute luminance  
    sous mes paupières entre-closes  
vêtue d'un souffle d'organdi  
    la main se marie au pétale de chair  
le ruisseau de l'aurore désaltère le regard  
l'ivresse pétille  
    breuvage exquis  
l'indicible halètement s'épanche  
    sur la lumière du monde  
    et sa marée submerge les vacuités océanes  
le ventre a son cri silencieux des jours fastes  
rebrousser chemin  
    sur l'autre rive  
    sans bagage  
    si ce n'est le sourire du cœur  
    enflammé d'ivresses pourpres  
s'envole l'hirondelle  
et plane l'épervier  
    sur la muse des landes  
mes arpents vous espèrent  
attendant votre cri  
    celui du premier jour  
certitudes dormez  
    d'une léthargie sans recours  
demain  
    les soleils vogueront sous la frise des mers



les séquoias s'enracineront aux nuages  
les yeux pervenche renieront  
leurs enivrements  
les sages s'égareront dans la démesure  
et moi-même  
serai-je encore moi ?  
guetter vos nuits comme felouques sur le fleuve  
et devenir la Nuit  
pénétrer la moiteur comme on entre en religion  
et devenir cette Moiteur  
entre fleuve et désert s'immerger dans les brumes  
et être le Désert  
le temps marque mes yeux d'une gloire de larmes  
et j'enfante le Temps  
mais je vous aime encor, séléniques splendeurs  
oh ! combien je vous aime...  
comment donc fait l'oiseau  
pour prendre son envol...  
comment l'Ange, le flocon...

•

moi, je vole  
je ne sais comment... je vole  
ce qui me porte n'est point l'air  
ni le vent  
mais votre nom seul  
au levant de mon ciel  
je vole  
et volerai  
des séjours infinis  
aux pâmoisons du brin d'herbe  
je vole  
sur les métamorphoses  
nimbées d'arcs-en-ciel  
comme une espérance  
je vole  
chevauchant le regard maître des horizons  
je vous rejoins, par-delà le portail de nos lèvres  
en votre Éden je vole ô Hespéride  
l'index pourpre s'érige en obélisque  
à l'orée du Chemin  
et je vole  
par-dessus le satin des nuits salsbourgeoises  
caravelle écarlate voguant sur les velours  
je comblerai les ornières de vos escarpements  
et pour votre nom  
encore... je vole

•

ardue la permanence de la vie  
tenace  
volontaire  
rien ne passe  
sans marque  
sans souvenir  
avec le temps s'estompent les douleurs  
qu'est-ce que le temps d'ailleurs  
sinon la cicatrice des plaies  
qu'ont ouvert les amours  
par le feu cautérisées  
    feu du cœur et des yeux  
sourire de noir vêtu ciselant les nuits  
comme une plume le vélin  
les cerisiers s'habillent de roses  
    imitant l'amour au printemps  
ils annoncent la chair voluptueuse  
des fruits gorgés de sang tiède  
ainsi vos lèvres

•

le vieux mur blanchi de mon enfance  
aujourd'hui se délabre  
il se dérobe à la vie  
sous la vêtue des saisons  
par la fenêtre  
je revois le jardin  
de mes insouciances  
qu'avez-vous fait  
mon frère  
mes sœurs  
de ces instants évaporés  
de ces jeux sur le carré d'herbe rude...

•

qu'est-ce encore qu'un père  
une mère  
à l'âge où nos petits marchent déjà loin devant nous  
l'amour est une longue caravane  
traversant le désert des choses  
il ne tient qu'à nous de la suivre  
d'y prendre notre place  
de nous y fondre  
ou de nous asseoir sur le sable  
en la laissant défilier  
les yeux dans l'infini du monde

•



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
À CINQUANTE EXEMPLAIRES  
SUR LES PRESSES DE MA CAVE  
À L'ÉTÉ MCMXCV

